

ou d'un Sénèque sur la ville-monde, l'entassement des masses dans les *insulae*-H.L.M., le rôle de marché universel pour les produits venus de toutes parts, ainsi que la propension à faire remonter tout cela au droit d'asile accordé dès Romulus. Il n'empêche que l'article pose bon nombre d'autres questions, notamment quant à la cohabitation apparemment pacifique de tant de nations au sein d'un même espace et quant à la perception qu'en avaient ses habitants. Juxtaposition des nations ou fusion ? Coexistence pacifique ou guerre larvée entre groupes allochtones ? Une géographie de la ville, de ses quartiers, lieux de culte exotiques et communautés reste à parfaire, ainsi qu'une remise en perspective des sources disponibles : le sujet présente bien des similitudes avec l'actualité ! L'auteur place tout cela dans la perspective du rôle de Rome en tant que microcosme de son propre empire hétéroclite, ou en tant que sanctuaire universel. Ce rôle lui-même mériterait d'être cerné avec plus de précision, via une étude plus fouillée et diachronique. On sait notamment que les conquérants républicains ont ramené dans la ville de nombreuses reliques étrangères, outre les œuvres d'art : étudier leur localisation, leur fonction dans la ville, leur réception et le contexte dans lequel elles ont été arrachées à leur patrie d'origine permettrait d'élargir le propos et de comprendre si Rome a vraiment joué ce rôle de temple universel qu'on lui prête parfois. Le rôle symbolique de ces reliques semble avoir été important, puisqu'au VI^e siècle une légende tenace rapportée par Procope prétend que Constantin lui-même aurait fait de sa deuxième Rome un conservatoire des reliques précieuses, Palladium en tête. En conclusion, et puisqu'il ne nous est pas possible d'épingler tous les sujets traités, revenons à notre question de départ : quel profit tirer de cet ouvrage ? On l'aura compris, il y a deux choses à considérer : les communications de R. Turcan et leur réunion dans le présent volume. Concernant les communications elles-mêmes, et tout en voulant bien se rappeler les limites étroites du genre, on peut tout au plus regretter qu'elles embrassent parfois des sujets fort larges et ne puissent toujours approfondir le contexte des extraits cités ou leur prolongement sur les derniers siècles de l'empire. Elles rappellent toutefois des notions importantes, devenues si fréquentes dans le langage commun qu'on a fini par en oublier le sens premier et les acceptions antiques. Elles posent aussi des problèmes intéressants quant au rôle de Rome et à sa place au sein de son propre empire. Concernant la publication de ces contributions, on peut regretter, outre l'hétérogénéité de la mise en forme, qu'elle prive les articles d'un contexte qui est bien plus évident à la lecture des *Acti*. Certes, le chercheur qui ne s'intéresse qu'à un aspect particulier de cet ouvrage ne s'en offusquera guère, mais celui qui chercherait à lire une synthèse développée et contextualisée de ces questions, de la première à la troisième Rome, gagnera sans doute à disposer de leur prolongement, ne fut-ce que pour s'ouvrir de nouvelles perspectives. Ainsi, même si quelques articles n'avaient pas encore été publiés, on peut se demander s'il était vraiment nécessaire de reprendre l'ensemble pour en faire un volume séparé.

Nicolas CARLIER

Neil CHRISTIE, *The Fall of the Western Roman Empire*. Londres-New York, Bloomsbury Academic, 2011. 1 vol. 15,5 x 23 cm, XI-306 p., 19 fig., 9 cartes. (HISTORICAL ENDING SERIES). Prix : 20 £. ISBN 978-0-34075-966-0.

L'ambition de cette synthèse est d'associer l'histoire et l'archéologie dans l'étude de la « chute » (*fall*) de l'Occident romain. Une interrogation sous-tend l'ouvrage : dans quelle mesure l'image dramatique, telle qu'elle est présentée par exemple par Victor de Vita (p. 2) est-elle confirmée ou infirmée par les sources archéologiques ? La réponse est structurée en huit chapitres. Le premier est un cadre chronologique (200 ap. J.-C.-500 ap. J.-C.). Deux chapitres sont consacrés à la défense (« Commanders and Enemies » ; « Frontiers, Forts and Towns »). Un chapitre étudie les villes et la société urbaine, un autre portant sur les « capitales » (Rome, Milan et Ravenne). Un chapitre englobe les païens et les chrétiens. Un chapitre, d'ordre économique, analyse le commerce, les transports et la terre. Le dernier chapitre s'interroge sur les « fins » (au pluriel) de Rome en Occident. Le tout est encadré par une introduction (interrogeant la notion de déclin) et une conclusion (« An Empire lost and transformed »). L'auteur a cherché autant que possible à imbriquer histoire et archéologie. Malgré des ambitions d'abord pédagogiques, cet ouvrage, dont la richesse est indéniable, ne sera pas toujours d'un abord aisé, notamment pour des lecteurs francophones habitués à des approches plus synthétiques. Le premier chapitre ne se définit pas comme autre chose qu'un « contexte » et reste de ce fait assez sommaire, voire excessivement rapide sur des questions importantes, notamment religieuses : peut-on considérer que les actions de persécutions contre les chrétiens ont atteint leur pic « entre 280 et 305 », sans autre précision (p. 22) ? L'« acceptation par Constantin du christianisme » peut-elle être attribuée, sans autre forme de procès, au constat du poids des chrétiens, alors que celui-ci reste une question débattue (p. 26) ? L'étude sur la défense de l'Empire juxtapose des développements denses, prudents et informés, ainsi sur la question du rapprochement entre la présence de *laeti* et l'identification problématique de certaines sépultures (p. 59-60) ou sur les Bagaudes (p. 100) et d'autres qui paraissent bien sommaires (peut-on évoquer les modalités d'établissement des barbares sans traiter explicitement des débats suscités par les thèses de W. Goffart, pour discutables que celles-ci puissent apparaître, l'alternative entre appropriation de terres et prélèvement fiscal ne faisant l'objet que d'une brève mention, p. 69 ?). En revanche, on notera qu'un développement intéressant est consacré aux *fabricae*, même si aucune d'entre elles n'a été identifiée au plan archéologique (p. 70-73). La question de la défense frontalière, abordée avec un certain souci du détail, souffre d'un manque de perspectives. Les thèses de Luttwack sur la « défense en profondeur » paraissent acceptées sans qu'il soit fait référence aux discussions qu'elles ont suscitées (p. 80) et l'on peut s'étonner que la redéfinition proposée par B. Isaac de la notion de *limes* ne soit pas évoquée. C'est dans ce chapitre qu'est traitée la question des remparts, dont la présence ne signifie plus comme auparavant une simple question de statut, mais contribue à donner à des espaces urbains plus resserrés une atmosphère plus sombre et plus oppressante. Le chapitre sur la ville et la société urbaine souffre de l'absence de certaines références bibliographiques. Du moins un lecteur francophone s'étonnera-t-il que ne paraissent connus ni les travaux de P.-A. Février ni ceux de Chr. Goudineau, ni ceux de Cl. Lepelley ; de même, l'ouvrage collectif dirigé par J.-U. Krause et Chr. Witschel, *Die Stadt in der Spätantike – Niedergang oder Wandel* ? F. Steiner, 2006, ne semble pas connu (il faudrait aussi ajouter, sur le même sujet, N. Burkhardt et R. H. W. Stichel, *Die antike Stadt im Umbruch*, 2010 ; cf. *infra*). Le choix de l'auteur a été de présenter quelques cas très différents : Barcelone, Londres,

Cherchell, Gorsium, Trèves, *Falerii Novi*. L'auteur estime (p. 140) que des attestations vont contre la « progressive christianisation » de l'espace urbain, avec la volonté exprimée par l'État de conserver « quelque chose » de l'héritage romain. En même temps, le coût des réparations devient tel que l'État en vient à autoriser le réemploi de matériaux pour d'autres opérations. En définitive, l'aspect des villes tardives est très différent de ce qu'il était auparavant. Les cas de Rome, Milan et Ravenne font l'objet d'un traitement spécifique. La question de la population de Rome mériterait de recevoir un traitement global : l'auteur estime, p. 149, qu'autour de 400 ap. J.-C. elle était sans doute encore de 500 000 habitants, et en 500 ap. J.-C. de 250 000 ; puis, revenant sur cette question au chapitre 7, il écrit, p. 202-203, que de 1 à 350 ap. J.-C. la population était d'un million d'habitants et qu'autour de 450 elle n'était peut-être que de 300 000. Les confrontations ne sont pas sans intérêt : si certains traits de Milan imitent Rome (murailles, palais, cirque), la marque de l'Église est forte au cœur de cette ville tout en l'entourant de plus en plus ; Ravenne est une « capitale chrétienne », marquée par des constructions d'églises au centre et dans les *suburbia*. Le chapitre sur les questions religieuses met l'accent sur le rôle des élites dans le processus de christianisation, notamment à travers la présence de bâtiments culturels à l'intérieur des grandes propriétés. Il est permis d'être réservé sur l'affirmation selon laquelle les unités de l'armée devaient probablement manifester depuis 312 leur dévotion au dieu des chrétiens autant qu'à l'empereur (p. 186) : la question mériterait au moins discussion. Le chapitre consacré à l'économie met l'accent sur l'importance des activités, y compris au V^e siècle, estimant toutefois que celui-ci a pu voir une diminution du commerce et surtout une concentration sur quelques grands centres : mieux vaudrait parler, pour l'auteur, d'une « économie régionalisée » plutôt que d'une « économie déclinante ». L'agriculture a vu, quant à elle, une tendance au passage, le cas échéant, d'activités spécialisées (centrées par exemple sur la vigne et l'olivier) à des productions plus diversifiées. Le dernier chapitre propose, à propos du concept de « fin de Rome », d'opérer des différenciations régionales. La situation est différente pour des régions qui ont quitté l'orbite romaine de façon assez précoce, comme la Bretagne, la Pannonie, la Dacie, où certains aspects de la romanité ont complètement disparu, d'autres où un pouvoir germanique s'est installé dès avant 476, avec (*Burgundia*, *Suevia*, Espagne wisigothique) ou sans (Afrique vandale) l'assentiment impérial, d'autres enfin dont le sort est lié à la fin officielle du pouvoir romain en Occident (Norique, Gaule, Italie). En définitive, il faudrait distinguer les régions centrées sur la Méditerranée et les autres, qualifiées de « régions lisières ». Dans le premier cas, les marques de continuité sont fortes, aux plans linguistique, juridique, monétaire, voire quant au mode de vie ou à la religion (catholique), des changements significatifs affectant toutefois les domaines religieux (avec l'arianisme) et social (avec l'affirmation d'une élite germanique désormais appuyée sur des propriétés foncières) ; dans le second cas, il ne resterait qu'un squelette institutionnel romain et les changements auraient été beaucoup plus profonds, alors qu'on devait « faire face comme l'on peut ». La conclusion présente bien les perspectives de l'ouvrage. Le poids des contraintes externes est à bon droit souligné, qu'il s'agisse des guerres elles-mêmes ou de leurs implications et conséquences (dépenses militaires, tributs, perte de territoires entraînant de dramatiques contractions de ressources). Mais les questions internes sont également prises en compte, qu'il s'agisse de la place de

l'Église, des transferts de fortunes, des coûts démographiques et politiques des usurpations. La notion de « déclin » n'est pas véritablement rejetée par l'auteur, mais plutôt nuancée, différenciée et utilisée avec des restrictions : si elle s'applique à des régions comme la Bretagne ou la Pannonie, elle doit être relativisée pour le monde méditerranéen occidental. Si les sources archéologiques montrent là, à partir du VI^e siècle, un monde bien différent de celui du IV^e siècle, des traits commencent à en être visibles pour l'archéologie dès cette époque-là, sur les plans militaire et socio-économique, traduisant de nouvelles formes d'organisation du pouvoir, une polarisation de la richesse et la place d'une nouvelle religion dominante. Malgré ses lacunes et une certaine tendance à la juxtaposition de développements de natures différentes, l'ouvrage de N. Christie constitue une approche courageuse et stimulante d'un ensemble de problèmes d'une redoutable complexité. Alain CHAUVOT

Nadin BURKHARDT & Rudolf H.W. STICHEL (Ed.), *Die antike Stadt im Umbruch*. Kolloquium in Darmstadt, 19. bis 20. Mai 2006. Wiesbaden, L. Reichert, 2010. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, 238 p., 45 pl. Prix : 69 €. ISBN 978-3-89500-761-3.

Ce livre s'inscrit dans la série des nombreux travaux relatifs à la ville tardo-antique ; son originalité vient du fait qu'il traite plus particulièrement des aspects architecturaux. Il est issu d'un Colloque tenu à Darmstadt en mai 2006 et rassemble quatorze contributions autour du thème de l'*Umbruch* qui aurait affecté l'espace urbain tardo-antique. La justification de l'emploi de ce terme – qui, précisons-le, renvoie plutôt à l'idée d'un « profond bouleversement » – est opérée par Nadin Burkhardt dans l'introduction : il s'agirait là, selon celle-ci, d'un « changement » (*Wandel*), d'un croisement de traditions et de transformations, précisions qui nuancent sensiblement, semble-t-il, le sens du terme. Et de fait, à la lecture du livre, c'est bien ainsi qu'il faut le comprendre. On peut donc se demander si le choix d'*Umbruch* est bien judicieux ou s'il n'aurait pas convenu, à tout le moins, de le faire suivre d'un point d'interrogation. Le traitement du thème repose sur l'examen partiel ou global d'un ou de plusieurs sites et sur le traitement de questions particulières (non sans entrecroisements). Les contributions sont résumées dans l'introduction mais le volume souffre de l'absence d'une conclusion, sauf à considérer comme telle les dernières lignes de l'introduction. Nadin Burkhardt y fait le constat (p. 10) d'évolutions hétérogènes, ce qui rend difficile de formuler des observations générales trop ambitieuses. Ajoutons que le peu d'intérêt accordé à certaines régions, comme par exemple, la Gaule et l'Afrique, limite la portée de l'enquête (les travaux d'un P.-A. Février ou d'un Cl. Lepelley ne paraissent d'ailleurs que très imparfaitement connus). On s'accordera assurément sur le fait que l'Occident et l'Orient connaissent des situations différentes (p. 14), ce qui n'est pas une observation inédite ; mais se référer, à titre explicatif, dans le cas de l'Occident, à un effondrement vers 300 de la « classe moyenne » comme porteuse de richesses et affirmer abruptement la fin du fonctionnement de l'évergétisme traditionnel paraît hasardeux. Quelles que soient les qualités des contributions, on peut s'interroger sur le contraste entre une ambition aussi marquée de l'intitulé et les limites du corpus sollicité, à la fois quantitativement restreint et qualitativement diversifié. En fait, on peut voir dans cet ouvrage des